

James Bond au Parnasse Delphes, Hôtel Amalia

Les guides de voyages présentent Delphes comme une ville sans aucun intérêt. Ils indiquent qu'il faut mieux réserver un hôtel à Arachova, petite station de ski à 10 minutes en voiture.

Premières impressions parcourant ces descriptions, j'imagine la ville de Delphes comme une agglomération défigurée par un tourisme de masse nappé dans sa périphérie de centres commerciaux, d'hôtels internationaux ordinaires et de zones pavillonnaires dont les constructions inachevées imposent leur structure béton en attente avec leurs fers rouillés immobiles.

Bien que nichée sous le Mont Parnasse au-dessus du détroit de Corinthe, Delphes ne semble ainsi présenter aucun attrait hormis son site archéologique, centre du monde de la Grèce antique.

Pour autant, les chalets en bois de la station de ski d'Arachova ne me font pas envie. Je me figure des chambres aux fenêtres étroites masquées par de lourdes tentures, où une cheminée en pierre extra large prône au milieu de la pièce. J'anticipe une sorte de torpeur douceuse qui va m'assommer, une sensation un peu inconfortable semblable à celle qui s'installe après un repas de chasseurs arrosé d'Armagnac par une journée froide et humide.

Rien à voir avec l'image vigoureuse et sensuelle que peuvent susciter les sites antiques baignés de lumière et du bleu nacré du ciel sous les cyprès et les oliviers.

Replongée dans le moteur de recherche, un hôtel apparaît avec son immense piscine aux eaux turquoises. Un tableau loin de me séduire mais nous sommes arrivés en Grèce depuis cinq jours déjà, et l'envie de nous rafraîchir dans la canicule estivale devient un désir pressant...

Et puis, derrière cette piscine, j'aperçois une architecture assez brutaliste dont l'aménagement intérieur semble conforme à la création d'origine et laisse penser que l'hôtel a été épargné par le rachat d'une chaîne avec sa charte universelle.

Quelques indices me laissent pressentir une construction des années 60 dont la radicalité s'ancre dans une géographie exceptionnelle et mythique.

Réservation faite à l'Amalia Hotel Delphi, hôtel 4 étoiles qui offre la possibilité de se rendre à pied au site archéologique avec une vue panoramique imprenable.

Nous quittons Athènes vers Corinthe, traversant une grande étendue de plaine industrielle qui n'est pas sans m'évoquer les paysages d'Ouzbékistan marqués par le productivisme soviétique. Des couleurs soudaine pâles, surexposées, surannées, des enchevêtrements de tuyaux rouillés, de turbines noircies, des fumées jaillissant au milieu d'une nature abandonnée, rendue à son état sauvage.

La voiture quitte la plaine et sillonne le long des routes de la Boétie, traversant de petits villages entrecoupés par des séquences de forêts plus denses. Deux heures de traversées par des routes sinueuses au travers une Grèce verte, au milieu de collines boisées et jonchées de champs d'oliviers, de vallées fertiles, oasis aux milles cyprès. Une route ponctuée de micro basiliques, micro architectures de recueillement pour un peuple fervent de cultes et de croyances.

Puis s'impose devant nous l'immense chaîne de montagne qui mène au Mont Parnasse.

De Livrada à Arachova, s'élève un univers totalement olympien : flancs abrupts, brume épaisse, arrête de montagne, vol d'aigle royal, vent froid en plein mois d'août.

Arachova est le point culminant de la montagne, le col, passage obligé pour descendre vers Delphes. Des panneaux du code de la route alertent sur les risques de neige.

La route de montagne sillonne en lacets resserrés et cadencés, et redescend abruptement. L'horizon se dégage. Le vertige est prodigieux avec pour seul retenu de minces parapets.

Cette escapade en altitude ressemble à une remontée dans le temps et un passage vers une autre saison de l'année. Nous avons le souffle coupé de sombrer dans ce paysage sacré avec une peur étrange d'être absorbés par les forces de la nature.



En arrivant à Delphes,

Je suis surprise de découvrir que le site archéologique est desservi par cette modeste route de montagne avec en surplomb le Temple oraculaire d'Apollon, symbole du nombril du monde, et en contrebas, la Tholos du sanctuaire d'Athéna.

Aucun parking, aucune nappe imperméabilisée n'est aménagée pour garer les cars de touristes, juste une entrée de village tranquille qui semble même endormi en ce début d'après-midi.

Delphes n'est donc qu'un village qui s'organise le long d'une rue dans un sens, et d'une rue dans l'autre sens en contrebas. Quelques maisons s'agglomèrent autour de l'église qui domine. Delphes est un authentique village de petites maisons de montagne et rien de plus.

Après avoir traversé le village rue, à l'opposé du site archéologique, un panneau indique l'emplacement de l'hôtel Amalia.

Nous le découvrons, hors d'échelle par rapport aux petites maisons du village. Son architecture dessine de longues lignes horizontales sur deux étages et s'étage sur quatre plans en épousant la topographie de la montagne. Sa perspective rompt avec la verticalité du Mont Parnasse que l'on perçoit en levant la tête.

Trame régulière de balcons, terrasses belvédères, piscine géante, cet hôtel a été construit en 1965 par l'architecte grec Nikos Valsamakis.



C'est une architecture qui ose la rupture et affiche avec audace toute sa modernité, celle d'être là au milieu d'une nature sauvage et porteuse de signification universelle, fondatrice de la mythologie grecque, lieu de délire et de sagesse.

Le vocabulaire, résolument moderne avec ses lignes droites, ses loggias cubes et son aspect fonctionnel, inscrit le bâtiment dans la lignée du Bauhaus : lignes épurées, architecture horizontale ouverte sur le paysage splendide et dramatique du détroit de Corinthe, nichée dans le creux de la montagne.

Ses façades en béton avec une trame irréprochablement répétitive semblent tout droit sorties du Mont Parnasse, embrassant la nature méditerranéenne qui l'entoure sous la lumière écrasante et offrent une vue incroyable sur la géographie de la Grèce centrale, constituée majoritairement de montagnes et de lacs.

Sous une lumière éblouissante au zénith et une chaleur de plomb, nous sommes enveloppés par les incessants sifflements des grillons et par le mouvement circulaire des aigles, fiers habitants de ces canyons millénaires. Selon la mythologie, c'est à Delphes que se sont rencontrés deux aigles lâchés par Zeus, l'un vers l'est, l'autre vers l'ouest.

Je pousse les portes en bois du hall.

Aussitôt pénétrée à l'intérieur, je suis projetée dans un décor de film hollywoodien.

Une réminiscence d'un vieux James Bond, comme dans "Les Diamants sont éternels" de Guy Hamilton.

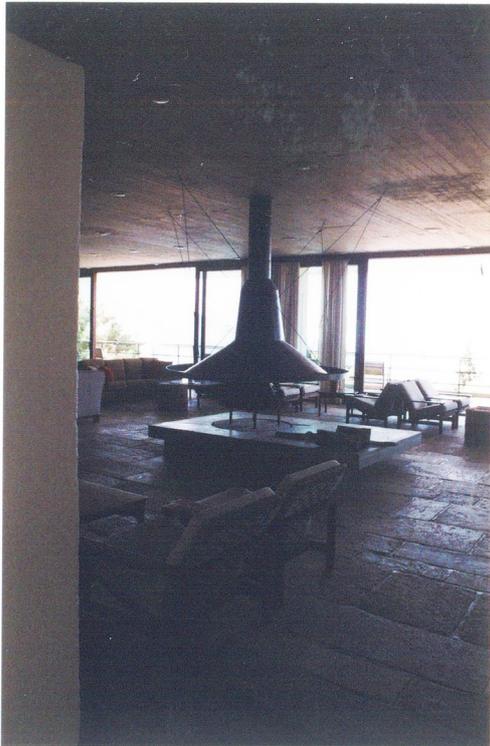
Je pense à une maison signée John architecte emblématique qui inspirera d'autres réalisateurs comme un certain Alfred Hitchcock, avec une vue sur le massif San Jacinto et la vallée de Coachella en Californie.

L'espace est cinématographique. Je deviens immédiatement une actrice de cinéma des années 60 et n'aurais pas été étonnée de croiser l'Agent 007 débarquant dans cet immense et incroyable hall où les roches de la montagne s'invitent jusque dans l'espace intime.

La roche est ici fortement présente, elle recouvre le sol et les murs contre la paroi de la montagne.

Le hall articule les espaces qui s'étagent en cascade pour épouser la pente.

Le sol, continu entre l'extérieur et l'intérieur, rugueux en pavement de pierre, contraste avec la banque d'accueil en bois chaud. Un monsieur en costume cravate, élégant et expérimenté nous accueille.



S'ouvre depuis le hall un grand espace composé de multiples salons intimes où prône une cheminée en métal suspendue tel un ovni au milieu de l'espace.

Cet espace se prolonge à travers une façade vitrée sur une immense terrasse sur pilotis plongeant au-dessus du détroit de Corinthe là-bas, au loin à l'horizon.

Mais là, je suis quelque part dans un paysage grandiose des USA.

Nous longeons les ambiances *lounge* du grand salon suivant le mur en claustra de bois massif qui délimite le bar de nuit sur fond de mur en pierre. Son bar en béton et bois habille avec élégance le lieu propice aux rencontres inattendues.

Un escalier ouvert sur le patio qui prolonge le bar nous descend un niveau plus bas, donnant accès à l'immense salle de restaurant, au solarium, au bar extérieur, à la piscine et à une première rangée de chambres.

Nous descendons encore d'un niveau et suivons un couloir de pierre surmonté d'une lumière en bandeau. Face au mur, les portes en enfilade se distinguent à peine dans un vert tamisé. J'ai comme l'impression d'entrer dans des cabines de piscine. La fraîcheur qui émane de ce lieu contraste avec la chaleur suffocante du dehors.



Une fois dans la chambre, je suis exaltée par les moindres détails de camouflage pour épurer ce qui s'offre au regard. Effacer la technique, les jonctions et les césures entre murs, portes, baies vitrées, coffrage rideau, lumière intégrée...

Je me sens aussitôt en voyage dans le voyage. Je suis dans une architecture marquée par l'esprit d'une époque, le mouvement moderne, et un savoir-faire qui peut me transporter de Delphes à partout ailleurs. Je répertorie dans ma tête ces architectures des années 60 faisant irruption dans le sauvage et le grandiose, effleurant au milieu de nulle part les montagnes de Flaine ou le désert d'Atacama.

Là, le repos s'impose. L'expédition en voiture sous une chaleur accablante nous a épuisé. Il est temps d'aller se rafraîchir et de sombrer dans un sommeil bien mérité. Remettre à demain l'objet du voyage. Trouver les forces pour interpréter les pouvoirs de l'oracle, pour décrypter des millénaires après son extinction le

message prophétique de l'Omphalos, la pierre sacrée. Nous reviendrons dans la Grèce antique demain.

Le lendemain,

Des groupes d'américains sont déjà attablés pour leur *breakfast* matinal dans l'immense salle aux baies ouvertes sur le paysage olympien.

Seuls les serveurs aux tenues et chaussures souples un peu usées semblent incarner la vieille Europe. Tout le reste m'immerge entièrement quelque part dans des montagnes américaines. J'attends de voir surgir l'agent 007 de bonne humeur avec pour perspective de retrouver une héroïne pimpante au bord du transat. La lumière diffuse depuis l'escalier atrium, un très bel ouvrage incarnant l'ouvrage moderne minimaliste.



Nous attendons que des groupes de touristes quittent les lieux, que disparaisse toute effervescence, tous signes ostentatoires de baskets et sacs à dos pour visiter dans les moindres recoins de ces lieux et les couloirs qui desservent les 180 chambres. Trame en série. Tous les espaces techniques et de logistiques, invisibles au regard, semblent comme absorbés dans les entrailles du Mont Parnasse.

Seule, j'erre de canapé en fauteuil de cuir pour multiplier les ambiances et les vues vers le paysage, pour m'imprégner d'un imaginaire au plus profond de ce que cette architecture véhicule.

Le paysage s'étage en palier, cerné de cyprès remarquables, colossale végétation de conifères méditerranéens. Le regard est focalisé sur la plaine plus basse au lointain et s'attache aux contours du détroit de Corinthe où le plan d'eau dessine une surface noire, semblable au chaudron d'une déesse.

Ancré dans le Mont Parnasse, la montagne au-dessus de l'hôtel est abrupte, clairsemée d'un maquis peu dense et asséché. Des troupeaux de brebis y pâturent peut-être parfois.

La fluidité des espaces intérieurs donne envie à la fois de se mouvoir et d'y rester. De continuer à voyager dans le voyage.

Bientôt, il est temps d'en sortir, de quitter le film américain pour cheminer le long de la rue du village de Delphes et de se plonger dans l'antique vestige de ce haut lieu de pèlerinage.

Au bout de la rue, un dernier virage laisse entrevoir un paysage de canyon à couper le souffle. Un panorama onduleux se dévoile devant nous, où des restanques s'étagent jusqu'au lit de la rivière, comme une saignée au fond de la terre bordée d'une végétation dense. Tout se tient, rien ne s'effrite comme parfois dans les paysages agricoles méditerranéens en déclin. Longeant le parapet face au vide, je me sens comme en suspend planant par-dessus la terre.

Visiter les ruines, commence d'abord par le secteur des échoppes où les pèlerins achetaient des offrandes avant de rendre visite à la Pythie.

Nous gravissons la colline pour contempler les trésors fracassés des lieux, les temples et les colonnes écroulées. Les amphithéâtres semblent s'efforcer de perdurer avec leurs marches pour permettre de ressentir encore la splendeur du site à l'époque antique. Nous repérons le trou par lequel le soufre montait pour que la Pythie exulte ses songes.



Nous escaladons le sentier tortueux qui mène au stade tout en haut de la crête, invisible d'en bas. Les conducteurs de chars y arrivaient après d'improbables épreuves. Nous saisissons l'instant où le stade s'est imposé pour l'éternité. En écho à cette prouesse, le site suscite la curiosité de rechercher les clés de compréhension. Ce qui a présidé au choix de Delphes. Où se situait la ville pour accueillir les pèlerins ? Comment la magie a-t-elle pu perdurer ? Rien n'est dit sur le site. Tout reste à fouiller pour assouvir ce désir...

Nous quittons le monde réel pour rejoindre le rêve étonnant et démesuré de ces hommes fondateurs de Delphes.

Sur l'autre flanc de la colline, en contrebas du stade, il est difficile d'imaginer que s'ancre une architecture minimaliste, construite exactement là pour que l'on n'oublie jamais ce qu'est Delphes pour l'humanité. L'hôtel Amalia, « une tranche de paradis brutaliste ».



Toutes les images sont de Marie Fourtané. Les photographies de l'hôtel sont prises en argentique et les paysages en numérique.